

# Des voix de *poilus* dans les *canards* : les mises en scène médiatiques de l'expérience de guerre des soldats de la première guerre mondiale

**Auteurs :** Virginie Lethier. Laboratoire ELLIADD. Université Bourgogne Franche-Comté

Cyrielle Montrichard. Laboratoire ELLIADD. Université Bourgogne Franche-Comté

## 1. Introduction

Durant la Grande guerre, les journalistes ne sont pas autorisés à publier des informations sans les soumettre au préalable à la censure (Dalbin, 2007 ; Forcade, 2005), ni à aller sur le front, ni à faire entendre toute voix menaçant la politique d'Union sacrée. La presse se fait le relais du discours du gouvernement et de l'autorité militaire (Becker, 2004) qui lui communiquent des informations officielles et autorisées.

Pour autant, la presse civile, donne une extrême visibilité à la parole combattante, en exhibant, dans ses colonnes, des lettres, des récits et des paroles de soldats. Les contraintes matérielles, politiques et militaires pesant sur le fonctionnement des rédactions pendant la guerre interrogent néanmoins la capacité de la presse civile à relayer la voix des soldats et leur expérience de guerre (Forcade, 2016 ; Delporte, 2004).

Dans quelle(s) mesure(s) l'atmosphère du front, les représentations des soldats, telles que construites et véhiculées par la presse civile se distinguent-elles de celles observables dans la presse de tranchée, dispositif alimenté *par* et *pour* les combattants, qui se voit attribué l'objectif de distraire le soldat et de maintenir les liens de camaraderie (Audoin-Rouzeau, 1986) ?

### Quel observable pour faire contraster les discours des combattants ?

Répondre à une telle question implique la mise en œuvre d'un chantier de longue haleine, qui n'en est actuellement qu'à ses premiers développements, notamment en raison des difficultés d'accessibilité aux documents sur lesquels sont inscrits les textes qu'il s'agit de mettre en regard. La mise à disposition, sous format numérique, de la presse civile et la presse de tranchées (via Gallica notamment), ne modifie pas sensiblement le caractère chronophage et la nature du travail de dépouillement.

Concernant la presse de tranchées, un travail de thèse en cours a permis d'accéder à un substantiel sous-corpus (2000 articles de genres variés) encodés au format XML-TEI, prélevés dans cinq feuilles sélectionnées parce que représentatives des conditions de production diverses de la presse de tranchées. *L'Argonnaute*, *Rigolboche* et *Bavons dans l'paprika*<sup>1</sup> sont des journaux artisanaux, à la diffusion faible (100 exemplaires/numéro), et uniquement soumis à la censure militaire. *Le Canard Poilu* et *La Bourguignotte*<sup>2</sup> ont pour leur part une diffusion plus importante (2000-3000 exemplaires/numéro), et ces feuilles sont soumises à une double censure (militaire et civile) au moment de leur impression sous presse.

---

<sup>1</sup> Désormais codés : ARG, RIG, BAV

<sup>2</sup> Désormais codé : CAN, BOUR

Concernant la presse civile, l'impossibilité matérielle et temporelle d'accéder à l'ensemble des articles intégrant une représentation du discours autre (Authier-Revuz, 1982) combattant, nous a contraint à constituer un échantillon de données sélectionnées de lettres de combattants et de séquences de discours rapporté direct dont ils sont présentés comme source. Quatre feuilles ont été sélectionnées : un titre de presse d'information (*Le Petit Journal*) et trois titres relevant de la presse d'opinion aux sensibilités politiques différentes : *L'Intransigeant* (nationaliste), *L'Humanité* (socialiste), *L'Œuvre* (radical-socialiste, pacifiste). Une requête à partir de mots clés dans l'ensemble des numéros couvrant la période de guerre, articulée à un dépouillement systématique de tous les numéros publiés sélectionnés par coup de sonde de 11 jours consécutifs par trimestre sur les cinq années de guerre, a ainsi permis d'extraire 361 articles, de genres variés.

## 2. Les voix des combattants dans la presse civile

### 2.1. Une parole à valeur testimoniale ?

La parole des combattants est avant tout mise en forme comme une parole testimoniale d'un témoin-acteur de la guerre tandis que les journalistes n'ont qu'un statut de témoin indirect. Des titres tels que « Un officier blessé raconte la prise d'Altkirch » (LPJ, 1914-08-18), « Ce qu'un poilu a vu à Tahure (LO, 1915-10-14) » place ainsi les récits de guerre sous la responsabilité d'un scripteur autorisé parce qu'il connaît et vit « La guerre telle qu'on la voit quand on la fait » (LI, 1915-01-03). Activant une « représentation sociale idéalisée qui voudrait que le témoin soit pur de tout calcul manipulateur » (Charaudeau, 2001 : 24), différents commentaires épilinguistiques du journaliste ont pour fonction première de renforcer la « vérité d'authenticité » de ces récits, régulièrement qualifiés de « simple » ou de « naïf » :

(PQN1) Un de nos vaillants soldats qui s'emparèrent de Notre-Dame-de-Lorrette nous adresse un intéressant récit de ce combat glorieux. Nous le reproduisons ici dans toute la fraîcheur de sa sincérité, avec les expressions pittoresques qui l'émaillent, les sentiments d'héroïsme qui s'en dégagent et qui font de ces simples récits de nos soldats d'émouvantes pages d'histoire (« Un combattant raconte la prise de Notre-Dame-de-Lorrette », LPJ : 1915-05-17).

(PQN2) Écrite par un combattant de Verdun à un de ses amis, la lettre ci-dessous, dans sa forme naïve et primesautière, est le plus bel éloge que l'on puisse faire de nos soldats. (« La confiance des nôtres », LPJ : 1916-04-22)

(PQN3) C'est un de nos amis, un de nos chers collaborateurs qui, parti au front, ayant fait bravement son devoir nous adresse (...) l'émouvante page qu'on va lire et que nous sommes heureux de publier comme la plus juste et la plus discrète expression des sentiments qui animent nos braves (« Petit frère Poilu », LI : 1915-08-14).

La monstration d'un discours de source distincte de celle(s) du dispositif médiatique en temps de guerre (bulletin des Armées, communiqués officiels) a pour pendant une indétermination de la source énonciative, dont l'identité se résume à la simple mention d'un statut (« poilu », « combattant », « soldat », « camarade au front » pour *L'Humanité*) et des voies d'accès à cette parole. L'examen de la configuration désignative de la source énonciative (« un de nos vaillants soldats » en PQN1) et des caractères stéréotypés qui lui sont associés (l'héroïsme, le sang-froid) fait clairement apparaître que la parole combattante n'est que prétexte à la construction d'une identité collective (Koller, 2009) par le journaliste. Plus, la parole combattante fait fonction d'*exemplum*, au sens rhétorique : elle ne vaut que dans son rapport à un comportement et à une

morale érigés comme règles qu'il s'agit de mémoriser ; elle est le support, donné à contempler, d'une réflexion abstraite. Elle nourrit un mouvement d'essentialisation, qui, à grands renforts de clichés, étouffe toute possibilité de contestation (Charaudeau, 2006 : §29).

## 2.2. Le combattant, un « sans émotion » ?

La parole combattante, telle que mise en scène et en forme par la presse civile, est étroitement reliée au domaine des émotions, pour l'étude desquels les propositions de P. Charaudeau (2000, 2006) et de R. Micheli (2013) sont précieuses.

Il est tout d'abord frappant d'observer, dans les différentes configurations introduisant ou commentant la parole des combattants, l'utilisation intensive de termes de sentiment (substantif, adjectif, verbe) et en particulier d'adjectifs affectifs (Kerbrat-Orecchioni, 1981) tels que « poignant », « émouvant » (i.e. PQN1). Dans le même temps qu'ils disent l'émotion empathique du journaliste, ces adjectifs assignent le lecteur à une relation compassionnelle, tout en activant, en filigranes, des savoirs de croyance (Charaudeau, 2000) posés comme partagés. Ils tendent donc à abolir la distance entre le journaliste, le lecteur et le combattant, à faire communauté, au même titre que les possessifs des désignants (« nos braves » dans PQN3, les « nôtres » dans PQN2). Par ailleurs, ces adjectifs participent d'une stratégie discursive de dramatisation qui, articulée à un discours d'héroïsation, rendent incontestable la parole du combattant, dont la valeur s'en trouve une nouvelle fois renforcée.

Un contraste remarquable se donne néanmoins à lire entre les nombreuses traces de l'émotion dite par le journaliste et celles contenues dans la parole combattante.

Dans notre corpus, les rares traces d'une émotion dite par le combattant liée à la vie au front sont majoritairement euphoriques<sup>3</sup> et se concentrent de surcroît dans les premières années du conflit. Dans les lettres des combattants, l'émotion de la gaîté est dite, généralement auto-attribuée à une entité collective. Elle s'articule à la description d'indices physiologiques et comportementaux, conventionnellement associés à cette émotion (/rire/), qui constituent un « cas-limite » de l'émotion dite selon Micheli (2013 : 66) :

(PQN4) La gaîté, nous écrit un jeune fantassin, ne perd jamais ses droits chez nous. L'habitude nous est vite venue d'écouter l'arrivée des obus, et c'est en éclatant de rire à chaque fois que nous nous couchons par terre... Nos meilleures journées sont celles que nous passons en première ligne. (« La gaieté française », LI : 1914-11-14)

La gaîté dite par le combattant, dans les premières années du conflit, est érigée comme l'information essentielle « à retenir » de nombreux articles (« La joie de vaincre » (LPJ, 1915-10-07), « La bonne humeur de nos vétérans » (LI, 1914-09-10). Elle est martelée dans les différents genres du corpus, notamment dans les échos, jusqu'à devenir un des traits constituant l'essence du combattant :

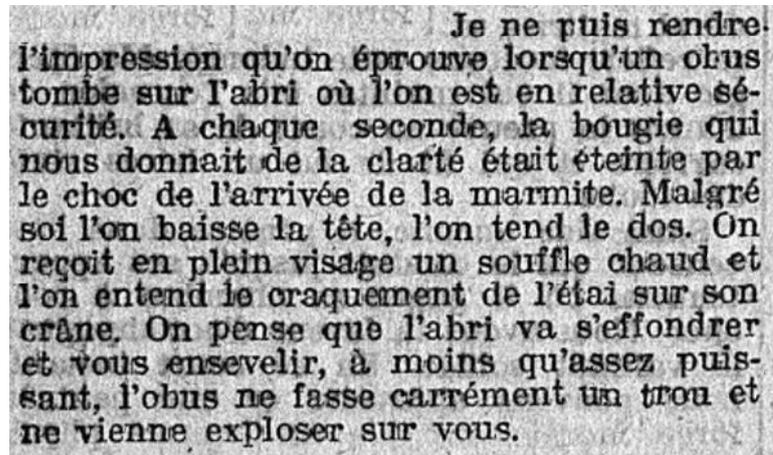
(PQN5) (...) le mari de ma voisine est un vrai poilu. Ses missives ne sont qu'insouciance et bonne humeur (« Le poilu jaloux », LPJ : 1915-01-13)

Passé 1915, l'émotion euphorique dite tend à se raréfier dans les propos attribués à des combattants ou dans leur lettre. La majorité des lettres ou des représentations du discours des combattants taisent l'émotion et la signifient sous des modalités très différentes. Alors qu'est

---

<sup>3</sup> Nous avons relevé moins de 10 cas d'émotions dites dysphoriques, qui n'apparaissent d'ailleurs qu'à partir de 1915.

explicitée à trois reprises, dans notre corpus, l'impossibilité de dire l'émotion face à un événement excédant les limites de la raison et de la compréhension humaines, PQN6 est très représentatif du récit de scènes de guerre tenant à distance l'émotion mais permettant au lecteur d'effectuer une inférence émotionnelle, en reliant la situation discursivement schématisée à un type d'émotion spécifique (Micheli 2013: 33).



Je ne puis rendre l'impression qu'on éprouve lorsqu'un obus tombe sur l'abri où l'on est en relative sécurité. A chaque seconde, la bougie qui nous donnait de la clarté était éteinte par le choc de l'arrivée de la marmite. Malgré soi l'on baisse la tête, l'on tend le dos. On reçoit en plein visage un souffle chaud et l'on entend le craquement de l'étau sur son crâne. On pense que l'abri va s'effondrer et vous ensevelir, à moins qu'assez puissant, l'obus ne fasse carrément un trou et ne vienne exploser sur vous.

Figure 1. (PQN6) Fac-similé : extrait de « Pendant l'offensive en Champagne » (LPJ : 1915-10-15)

On retrouve dans PQN6 les principaux critères de schématisation à partir desquels peuvent être inférées la peur et la compassion : le combattant, décrivant factuellement une situation récurrente sur laquelle il n'a aucun contrôle, la connecte explicitement à ses conséquences qu'il évalue fortement probables (mourir enseveli, être tué par un obus). La tendance générale à l'évitement de l'émotion dite au profit de la modalité de l'émotion étayée est bien repérée par la presse civile, qui la construit comme caractéristique essentielle de l'héroïsme :

(PQN7) Tous ces hommes racontent des histoires belles comme les plus beaux exploits de l'antiquité, avec une tranquillité inconcevable. Ils sont « héroïsés ». Leur plan normal d'existence est le sublime. (« La guerre vraie », LI : 1915-01-04)

Celui-ci ouvre la voie au stéréotype de combattants dénués de toute émotion et aux clichés du combattant insouciant (PQN5), à l'« imperturbable sérénité » (LO, 1918-05-07), dont l'« émotivité est émoussée » (LI, 1917-02-08).

### 2.3. Dénonciations de l'identité médiatique

L'identité médiatique de l'entité collective des combattants fait l'objet d'une contestation observable dans les colonnes de la presse civile. Moins que la dénonciation du caractère mensonger des nouvelles et du caractère apocryphe des « lettres de poilus », l'accusation de « bourrage de crâne » adressée par les combattants à la presse civile est motivée par la dénonciation du stéréotype du héros par des « joueurs de flûte et diseurs de rien » (LO, 1917-05-15), des « romanciers de salon » (LO, 1917-05-11) jugés trop enthousiastes, « trop nombreux à admirer » (LPJ, 1915-01-16) pour ne pas être au service de la propagande. La dénonciation de l'image médiatique s'appuie sur une dénonciation du discours compassionnel et des clichés mettant en exergue une relation de proximité avec l'entité collective des combattants et à laquelle ils opposent fermement la distance de l'arrière et de l'avant :

(PQN8) (...) rien n'est irritant comme les clichés sur « nos héros », nos « glorieux combattants », nos « admirables soldats ». Il semble que l'application à tout le monde

de ces étiquettes n'est pas toujours de la part de l'arrière l'expression d'un sentiment très pur. C'est un moyen commode de parler de nous, ce n'est pas la communion d'idées qui réchauffe. (« Âmes de poilus », LI : 1917-03-04)

(PQN9) Ils [les journalistes] font de l'héroïsme les pieds dans leurs pantoufles, et quand un homme qui a vécu à la guerre au lieu de vivre *de* la guerre leur crie : « Halte-là ! c'est à nous de parler ! ... », ils insinuent ou font insinuer qu'il pourrait bien n'être pas toujours le serviteur de la stricte vérité. (« Le livre de Barbusse et l'opinion des soldats », LO : 1917-05-11)

Dénonçant tant le stéréotype du héros que celui du « j'menfichiste rigolbochard et tant soit peu ivrogne » (LI, 1917-05-31), les combattants réclament que leur image soit rectifiée, et qu'ils soient rendus à l'humanité qui est la leur, dans les conditions de vie qui sont les leur et qu'il s'agit de faire connaître :

(PQN10) Pourquoi ne pas nous voir tel que nous sommes? boueux, éreintés, bouffés par les rats, les poux et le cafard, mais nature, et tenant bon? Quelle littérature leur verse-ton? Ah! assez de lyre! La barbe, les bardes! (« Désaccord », LO : 1916-05-13)

Si les passages de DR attribués à des combattants ou les lettres à dimension revendicative sont extrêmement minoritaires par rapport aux récits de combat et anecdotes du quotidien, de sensibles différences se donnent à lire quant à leur visibilité dans la presse civile en fonction du type de presse. Quasiment absentes dans les colonnes du *Petit Journal*, les revendications des combattants se concentrent exclusivement dans la presse d'opinion, dans laquelle des acteurs individuels demandent une mise en visibilité de dysfonctionnements. Ces revendications apparaissent dans l'*Humanité* et l'*Œuvre* dès 1914, pour s'intensifier, dans l'ensemble des quotidiens à partir de 1915.

### 3. Les voix des combattants dans la presse de tranchées

#### 3.1. Dénoncer le discours inventé de la presse civile

114 articles de notre corpus (soit 5% de l'ensemble) évoquent la presse civile. Plus de la moitié d'entre eux émettent un jugement négatif sur la presse civile. Durant toute la durée du conflit, les combattants improvisés journalistes reprochent à la presse traditionnelle et à ses journalistes, à l'aide de procédés discursifs variables, de relater des scènes de guerre auxquelles ils n'ont pas assisté.

Pour formuler cette critique dans les premières années du conflit, les scripteurs-combattants empruntent aux genres littéraires et répondent par la fiction à celle des « contes » dispensés quotidiennement dans les articles d'information de la presse civile. L'exemple de la scène dialoguée (entre un directeur de journal et un journaliste) ci-dessous est représentatif de l'investissement des formes de la matrice littéraire (Thérenty, 2007) truffée de renvois intertextuels aux rubriques de la presse civile (« Conte », « Sous la mitraille »<sup>4</sup>):

---

<sup>4</sup> On trouve 61 occurrences de « sous la mitraille » dans *L'Humanité*, *Le Petit Journal* et *L'intransigeant* entre 08/1914 et 10/1915 avec la recherche avancée de Gallica. C'est aussi le titre d'un roman-feuilleton qui paraît dans *Ouest-Eclair* à partir du 14-02-1915.

LE DIRECTEUR. — Vous ne racontez pas tout ça aux petites femmes, hein ? Eh ! bien, mon gaillard, il y a un moyen de vous guérir radicalement. Demandez donc à aller sur le front !

DAMBROIX. — Vous parlez sérieusement ?

LE DIRECTEUR. — Très ! Là, vous pourrez vous documenter et vous m'enverrez des arti-

cles épatants, vivants, vécus, de la réalité poignante... des chefs-d'œuvre !

DAMBROIX. — Et personne n'y croira... C'est alors qu'on dira que c'est maquillé !

LE DIRECTEUR (*réfléchissant*). — Vous avez raison... et c'est bien triste. (*Un temps.*) Et aujourd'hui que m'apportez-vous ?

DAMBROIX. — Une merveille ! Un conte de deux cents lignes...

LE DIRECTEUR. — Intitulé... ?

DAMBROIX. — *Sous la mitraille !*

Figure 2. (PDT1) Fac-similé d'un extrait de « Par le temps qui court... » (CAN : 1915-10-06)

À partir de 1916, la dénonciation de la posture du journaliste-témoin tend à se formuler de façon plus directe, se mouvant dans les genres journalistiques d'information tels que les échos, les billets ou les reportages utilisés dans la presse civile.

À partir du même moment, on observe une intéressante évolution des stratégies de désignation de la presse civile : la presse de tranchées procède tout d'abord à un renversement des étiquettes. Les titres de la presse de tranchées se revendiquent être des « feuilles sérieuses ayant pour but d'entretenir la gaîté » se distinguant d'une presse civile faite de « journaux essentiellement humoristiques (...) dont les récits fantaisistes de combats dénotent un sens du comique que les meilleurs blagueurs à froid ont rarement surpassé » (RIG : 1916-11-30).

Par ailleurs, alors que décroissent à partir de 1916 les emprunts aux journaux civils, la presse de tranchées abandonne tout désignant singulier renvoyant à une feuille singulière ou à la plume d'un journaliste pour privilégier des désignants collectifs (« les journaux de l'arrière » « nos grands quotidiens » « les grands quotidiens » « les journalistes »), constituant en un groupe homogène les journalistes<sup>5</sup> de la presse traditionnelle.

### 3.2. Dénoncer le cliché du héros au service de l'Union sacrée

La presse de tranchées revient largement sur le traitement médiatique réservé aux combattants, et dénonce l'héroïsation du soldat « émoussé à force de servir » (« Nous », ARG : 1917-08), qu'elle envisage comme un stéréotype construit et véhiculé pour entretenir le moral de la population et satisfaire à l'union sacrée. Le processus de dramatisation, les clichés (« héroïsme tranquille », « admirable exemple », « splendide abnégation ») œuvrant à la construction de la figure du héros sont régulièrement raillés, tandis que l'injonction « à tenir » qu'ils contribuent à relayer quotidiennement, voit son destinataire habituel renversé (PDT2). Si la presse de tranchées revendique sa fonction de divertissement des troupes, elle accuse la presse civile de faire de l'expérience de guerre des combattants un objet de divertissement pour l'arrière (PDT2). Plus, elle accuse la presse civile de détourner son regard des conditions de vie intolérables des combattants (PDT3).

<sup>5</sup> Voir aussi PDT4 avec l'imprécision volontaire dans « l'article de Machin ».

(PDT2) On commente dans les écoles et jusque dans la classe des tout petits le splendide exemple, que vous donnez, d'héroïsme tranquille et de splendide abnégation. Chaque jour, nos journaux publient quelque admirable exemple et les cinématographes, qui ne désemplassent pas, rivalisent à l'envi pour dérouler devant nos yeux éblouis, le spectacle inoubliable de vos exploits ...

Devant un tel spectacle, soyez-en sûrs, les civils tiendront ... (« Les civils tiendront », BOUR : 1916-02)

(PDT3) On nous connaît mal. Parbleu, il ne fait pas bon vivre en notre compagnie, et c'est là seulement qu'on apprendrait à nous connaître. On aime mieux nous décrire tels qu'on voudrait que nous fussions. C'est plus commode, et cela évite aux égoïsmes ordinaires de songer aux misères de notre existence.

(...) Au fond, nous enrageons d'être si mal compris. Les images de guerre pour civils nous font hausser les épaules. Mais si nous savions formuler nettement ce qu'au juste cela nous cause, ce ne seraient que des paroles de colère. Hé ! Venez-y donc voir d'un peu plus près, messieurs de la garde civile ! (« Nous », ARG : 1917-08)

Au-delà de ces formes explicites de dénonciation du discours héroïsant de la presse civile, ce sont, encore une fois, les capacités à dire plus que ce qui n'apparaît à la surface du texte qu'offre l'interdiscours, et plus particulièrement la généricité, qui sont mobilisées. On donnera pour exemple le poème suivant qui constitue un pastiche (Maingueneau, 1984) des poèmes nationalistes à la gloire des combattants. Le poème décrit un soldat nostalgique (« des photos qu'il regarde »), dans l'attente, qui paraît las (« traînant ses godasses mouillées ») et dans une situation du quotidien loin d'être héroïque : il est en chemin pour les toilettes (« aux feuillées »). L'usage du morceau de journal montre par ailleurs l'estime porté par le combattant pour le papier en question.

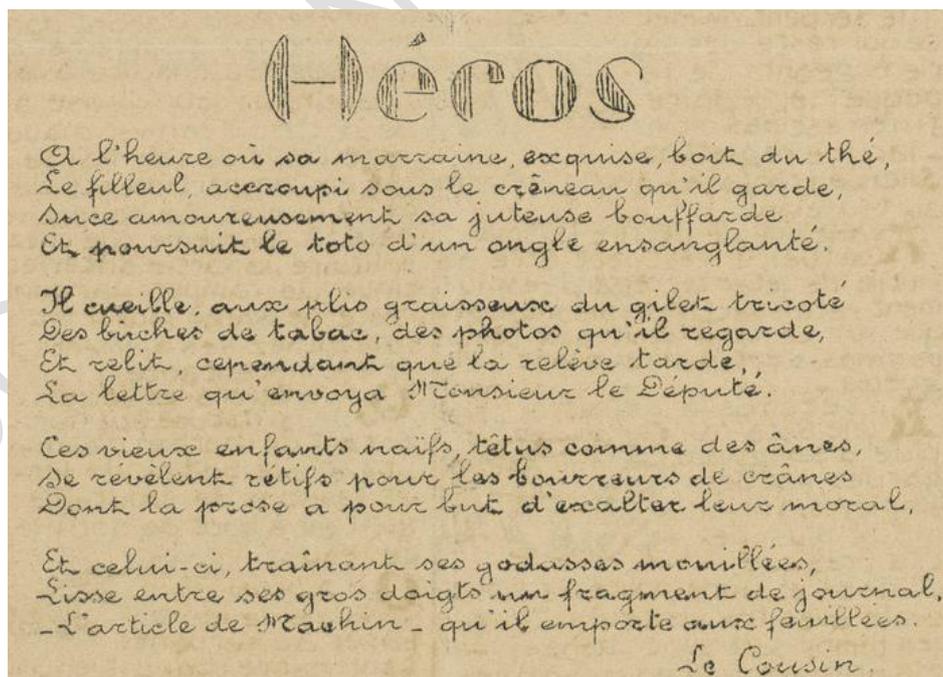


Figure 3. (PDT4) Fac-similé de « Héros » (RIG : 1917-11-10)

### 3.3. Identité des combattants dans la presse de tranchées

Dans les pages de la presse de tranchées, il est intéressant d'observer la dynamique des marques de la construction d'une identité collective, mouvante au fil des années de guerre. Les combattants se définissent par rapport à ce qu'ils ne sont pas (ou plus) c'est-à-dire des civils. La frontière des lignes de combat déterminerait deux types de population bien distinctes, ne partageant pas, par exemple, les mêmes sujets de conversation : à l'arrière, se trouvent « des gens arriérés qui ne parlent que de la guerre, alors que les soldats parlent plus volontiers de la... paix [...] » (« L'arrière », ARG : 1916-07-15).

Concernant les désignants utilisés dans la presse de tranchées pour renvoyer aux combattants, il est intéressant d'observer que le lemme « poilu » est prédominant (1000 occurrences) mais que, contrairement à son utilisation générique dans la presse civile, il se voit généralement suivi d'un complément, spécifiant la zone de conflit (« Poilus d'orient », « poilu de l'AO [Armée d'Orient] »), l'âge et l'année de recrutement du soldat (« poilu de 20 ans »), ou encore son grade (« poilu de 2<sup>ème</sup> classe »).

Par ailleurs, l'étiquette autodésignante « poilu » est délaissée à partir de 1917 dans la presse de tranchées, au profit de celle de « gars ». Celle-ci nous semble être l'un des ressorts d'un mouvement visant à ré-humaniser l'identité combattante et participant à revendiquer une visibilité auprès de l'arrière. Dans de nombreux articles publiés entre 1915 et 1917, le combattant tend à s'autodéfinir comme un objet inanimé, comme un être dont l'environnement et les conditions de vie le rapprochent des animaux aquatiques (cf. « Petit traité de Poilulogie élémentaire », RIG : 1916-02-10.). C'est cette image, que l'on retrouve en PDT5 ainsi que le stéréotype du héros, dont vise à se détacher la presse de tranchées à partir de 1917 en y opposant la souffrance, la peur et la colère dites par les combattants :

(PDT5) Nous sommes de pauvres gars que la guerre a décortiqués d'une morne existence civile, comme des bigorneaux de leur coquille. Nous ne sommes pas grand chose dans cette foule anonyme qui souffre et qui meurt dans les tranchées. Pourtant, les uns et les autres, c'est tout le grand corps de la guerre. (...) De pauvres hommes qui peinent depuis trois ans, privés de la plupart des pauvres joies humaines, luttant quand même pour que tant de douleurs ne soient pas inutiles, espérant toujours quel miraculeux retour, alors que ce sera peut-être la gueule cassée, voilà ce que nous sommes. (« Nous », ARG : 1917-08)

La « foule anonyme » est ici réunie en un « nous » renvoyant à l'expérience de guerre partagée. De fait, ce pronom exclu (là encore) les civils et semblent aller à contre-courant de la presse traditionnelle qui use de la première personne du pluriel pour réunir civils, combattants et journalistes.

## Conclusion

L'étude des deux types de presse opérée sur des corpus échantillons met en évidence les variations quant à l'*ethos* donné à voir du (des) combattant(s) en diachronie et selon le média. Dans la presse traditionnelle, il s'agit surtout durant les premiers mois de guerre, d'une voix à valeur testimoniale, qui se veut représentative de l'ensemble des quelques millions d'hommes mobilisés. Dès 1915, plus particulièrement dans les journaux d'opinion, les journalistes, par la monstration de paroles combattantes critiques à l'égard des « bourreurs de crâne », s'éloignent de la mise en scène d'un soldat héroïque au moral infaillible, sans jamais l'abandonner complètement.

Dans les journaux de tranchées, les combattants construisent leur *ethos* principalement en opposition à celui forgé par « l'arrière ». Le détournement des genres, la reprise et la critique du discours dominant, et enfin, la mise en discours des émotions, sont autant de procédés mis en place en réponse aux « images de guerre pour civils ». Ainsi se construit dans la presse de tranchées un groupe qui n'a de valeur qu'en regard de l'existence d'un autre groupe : les civils.

Une vision binaire de l'*ethos* du combattant mis en scène selon le type de presse ne semble pas pertinente car c'est principalement en diachronie que se libèrent, de façon plus ou moins fréquente et implicite, des (contre) discours dans les deux corpus. Il faudrait vérifier, ce que tend à indiquer cette étude, sur un corpus de presse plus important quantitativement et plus représentatif des diverses opinions ayant cours dans l'espace public. En effet, il apparaît, bien que nous n'ayons pas eu l'espace de le présenter ici, que des variations importantes soient identifiables selon la ligne éditoriale du journal. Ainsi, il s'agirait de mettre à l'épreuve ce que nous avons pu observer, en étudiant un corpus plus large en veillant notamment à la diversité des lignes éditoriales représentées.

## Bibliographie

- Audoin-Rouzeau, S. (1986). *14-18, les combattants des tranchées : à travers leurs journaux*. Paris : A. Colin.
- Authier, Revuz (1982). « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive, éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV*, n°(26) : pp.91-151.
- Becker, J.-J. (2004). « Unions sacrées et sentiment des responsabilités ». *Encyclopédie de la Grande guerre, 1914-1918: histoire et culture*. Paris: Bayard. (pp. 195-206)
- Charaudeau, P. (2000). « La pathémisation à la télévision comme stratégie d'authenticité ». *Les émotions dans les interactions*. Lyon : Presses universitaires de Lyon
- Charaudeau, P. (2001). *La télévision et la guerre. Déformation ou construction de la réalité ? Le conflit en Bosnie (1990-1994)*. Bruxelles : Ina-De Boeck
- Charaudeau, P. (2006) « Discours journalistique et positionnements énonciatifs. Frontières et dérives », *Semen* [En ligne], 22 | 2006, mis en ligne le 01 mai 2007, consulté le 28 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/semes/2793>
- Dalbin, S. (2007). *Visions croisées franco-allemandes de la Première Guerre mondiale : étude de deux quotidiens : la Metzger Zeitung et l'Est Républicain*. Bern : Peter Lang.
- Delporte, C. (2004). « Journalistes et correspondants de guerre ». *Encyclopédie de la Grande guerre, 1914-1918: histoire et culture*. Paris: Bayard. (pp. 675-686)
- Forcade, O. (2005) « Voir et dire la guerre à l'heure de la censure (France, 1914-1918) ». *Le Temps des médias*, vol.(4): pp. 50-62.
- Forcade, O. (2016). *La censure en France pendant la Grande guerre*. Paris : Fayard.
- Koller, V. (2009), « Analyser une identité collective en discours : acteurs sociaux et contextes », *Semen*. vol.(27) : pp. 69-96.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1980) *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*. Paris: A. Colin

Maingueneau, D. (1984). *Genèses du discours*. Liège : Mardaga.

Micheli, R. (2013) « Esquisse d'une typologie des différents modes de sémiotisation verbale de l'émotion », *Semen* [En ligne], 35 | 2006, mis en ligne le 21 avril 2015, consulté le 28 mai 2018 URL : <http://journals.openedition.org/semen/9795>

Thérenty, M.-E. (2007). *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*. Paris : Ed. du Seuil.

DOCUMENT DE TRAVAIL